

LE CALEPIN BLEU

N°81
1^{er} JANVIER 2025



*Georges de La Tour
Le Nouveau-né
1645*

Il fait beau
comme jamais...

n°81 - Il fait beau comme jamais...

Michel LALET	
Maintenant que la jeunesse...	3
Florence KRAMER	
Temps clément	8
Pierre ROSSET	
Un temps de (t)rêve ?...	12
Jacqueline PAUT	
Un peu de lumière	16
Christelle MATHIEU	
À l'heure blanchie	19
La marelle amarre	22
L'œil du soldat	24
La couronne solaire	26
Régine PAQUET	
Poèmes autodatés	28
Roger WALLET	
Jardins ouvriers	36
isabel ASÚNSOLO	
Une belle journée d'été	38
Françoise DANEL	
Il fait beau comme jamais	40
Sylvie VAN PRAËT	
La falaise	42

0000000



LCB n°82 (1^{er} février 2025) : “Un si long hiver”

Michel LALET

Maintenant
que la jeunesse...



- C'est quoi le cadeau les gars ? Des pneus neufs ?

Ils sont une trentaine. Des vieux, des jeunes, réunis pour son anniversaire. Il déteste les anniversaires, le sien autant que ceux des autres. Le plus nul, c'est cette obstination à organiser des fêtes d'anniversaire. Mais quoi ? Ils ont emprunté la grange d'un copain agriculteur, installé des tréteaux, des planches, des nappes en papier, apporté des bouteilles, des tomates cerise et des paquets de chips. Ils l'ont trimballé jusque là-bas en tentant de lui cacher le pourquoi de ce transport soudain...

- C'est tes trente ans couillon ! T'avais oublié ?

Bien sûr que non, il n'a pas oublié. Il n'est pas sénile. Seulement paralysé de l'étage inférieur. Toute sa vie il a rempli des formulaires avec des "Né le...", des "Indiquez votre date de naissance : . /. ./." Alors ces huit chiffres, il les connaît par cœur. Et puis, avec leurs airs de conspirateurs, il avait deviné.

Il y a du vin blanc, du vin rosé et du pétillant pour ceux qui préfèrent. Du sirop de cassis pour faire de la couleur. À coup sûr il va falloir se farcir la valse des poignées de mains, des tapes dans le dos, des bises aux dames pommadées de frais. À coup sûr ils vont sortir les phrases attendues : "Alors, vieux mec ! Quel effet ça te fait d'avoir tenu le coup jusqu'ici ?" À coup sûr ils auront prévu de la musique de manège ou pire, des chansons : Ah ! Le petit vin blanc... Ah ! Les amants de Saint-Jean.

Ah! La java bleue... À un moment donné, quelques-uns et quelques-unes vont se lever, s'empoigner, danser sur la terre battue de la cour de ferme.

- Putain de bel anniversaire, hein ? Ça va ? T'es content ?

Tout va se passer comme prévu. Comme l'an dernier. Comme l'année d'avant. Quand c'est fini, n.i. ni-ni, ça recommence... Chanson de Léo Ferré, enfin plus exactement musique de Léo Ferré. Le texte est signé de René Rouzaud. Qui connaît le nom de cet homme ? Il était producteur à l'O.R.T.F., administrateur de la SACEM et parolier pour Piaf, pour Montand, pour Dalida, pour Salvador, pour Luis Mariano, pour Ferré et pour pas mal d'autres... Comment sait-il tout cela ? Pourquoi s'en souvient-il ? Mystère.

Il chante pour lui-même l'un des couplets de cette chanson écrite quarante ans avant sa naissance.

Et puis y a ceux
À qui la vie
A fait la lippe
Ils font la queue
Pour tuer l'ennui
Qui les agrippe
On les voit seuls
Et, pan dans l'œil
Casser des pipes
Pour ces crève-cœur
C'est leur malheur
Qu'ils visent au p'tit bonheur!



Il le tourne en boucle, ce satané couplet. Et la rengaine *quand c'est fini, n.i. ni-ni...*, c'est de la colle à synapses. Autour de lui les verres se remplissent et s'entrechoquent. Un coup sur le cerceau de la roue droite. Demi-tour. Il se retrouve dans l'angle mort de la grange. Il mouline ce fichu couplet qui ne le lâche plus. L'impression des jours d'avant, quand il conduisait sa grosse tondeuse auto-portée, cerveau vide, bouffé par le ronron du moteur et les cahots du terrain. Il mâchonnait en boucle une ligne de chanson. Ça pouvait durer des heures. Certains pensent que tailler de l'herbe, ça favorise l'introspection, la réflexion, la pensée

même, va savoir. Mais rien du tout. Cerveau vide. Chanson à la con en boucle. Condamné à la connerie.

Il se rend compte qu'il pleure. Enfin, non. Pas pleurer. Juste une larme sur sa joue. Il se rencogne au plus près du mur. Un coup du dos de la main sur la pommette. Fini. *N.i. ni, ni...*

- Alors qu'est-ce que tu fous? Tu gamberges?

Il se rend compte qu'il pleurait en pensant à son tracteur. Pas en pensant à lui. Pas en pensant aux autres. Pensée entièrement tournée vers le joli tracteur vert, son tas de ferraille à moteur. L'autre ne lui laisse pas trois secondes de plus. Il empoigne les deux poignées à l'arrière du fauteuil, lui imprime un demi-tour sec et le pousse vers le groupe. La pensée de serrer le frein lui traverse l'esprit. Mais non. Il est un colis, un lourd colis trimballé dans un entrepôt par un Fenwick à propulsion manuelle. A-t-on jamais vu un colis regimber et marquer son refus d'être acheminé à destination?

Là-bas, ils en sont aux nouvelles du bourg, à la pluie, au soleil, à la chaleur, à la mort du vieux René: "Il a eu un bel enterrement, y a pas à dire...", au passage d'une harde de sangliers au travers du village: "Ils ont bousillé toute la pelouse devant la salle des fêtes. Ça va faire du boulot à Denis pour retaper tout ça!" Au pizaiolo en camionnette qui ne vient plus depuis trois semaines: "Tu sais pourquoi on le voit plus? Paraît qu'c'est sa femme qu'est malade! Non?" On lui met d'office un verre de pétillant dans la main: "Tu veux une giclée de cassis?" Il sourit mais n'a pas le temps de dire non. Il attend que le prévenant serveur s'éloigne puis il avance de trois-quarts de tour de roue, vide le contenu du verre dans la terre battue. Il déteste le pétillant presque autant que le cassis ajouté "pour casser les pattes à l'acidité". Mais c'est peine perdue, un autre lui donne un verre de blanc, sans bulle cette fois: "Tu veux du cass'?" Non, merci. Non, pas de cassis. Il se force à avaler une gorgée du breuvage tiédi. Deux tours de roues, il pose le verre sur la longue table.

- Tu vas où?

- Pisser.

- Je t'emmène?

- Surtout pas! C'est sympa, je vais me débrouiller tout seul.



Dehors, le soleil cogne encore comme un vrai caïd. Ils ont pensé à tout. Ils ont installé un cabanon avec toilette sèche. Il jette un œil derrière lui. Pas simple de semer tous ceux qui veulent aider, mais par chance personne ne l'a suivi. Il roule une petite centaine de mètres dans la cour herbeuse et cabossée. Le cabanon de planches est peint en rouge pétard. La porte est percée d'une ouverture en forme d'as de trèfle et fermée par un loquet fixé trop haut pour un mec assis dans un fauteuil roulant. Il se place le long du cabanon, pousse du bras gauche sur l'accoudoir pour se soulever et s'efforce de débloquer le loquet de sa main droite. À la troisième tentative il y parvient. Il repousse la porte pour dégager l'ouverture, mais elle a tendance à se refermer toute seule. Ça ajouté à la marche à franchir, il voit qu'il va falloir faire fissa pour écarter la porte et franchir le seuil d'un seul bond du fauteuil. Sauter une marche, il sait faire. On bascule en arrière, on soulève les roulettes avant et on donne une grande poussée aux cerceaux pour effacer la marche : champion de saut en hauteur. Trente centimètres. Record du monde ! Il s'engouffre dans la brèche. Il entre comme une fusée dans le cabanon. Le fauteuil toujours relevé, la barre du repose-pied heurte la cuvette du chiotte et tout part en arrière. Impossible de redresser le fauteuil qui bascule. Il se tortille comme il peut pour éviter de tomber sur le dos. Manœuvre réussie : il tombe sur le côté. La porte se referme derrière lui et le loquet qui verrouille l'entrée fait entendre son claquement sec. Il est couché en chien de fusil sur le sol et le fauteuil, couché lui aussi, emprisonne ses jambes. D'un côté, les épaules appuyées sur le mur de droite, de l'autre le fauteuil bloqué par celui de gauche. En tirant sur ses bras, il parvient à se tourner suffisamment pour pouvoir regarder vers la porte. Elle est du même rouge pétard qu'à l'extérieur. Par l'ouverture, placée loin là-haut, il peut voir un trèfle de ciel bleu. Mais ce n'est pas le tout. Il faudrait se redresser, relever le fauteuil, parvenir à s'asseoir. Pas simple. La cabine est exigüe et ses jambes inertes à demi encastrées sous le fauteuil bloquent les mouvements qu'il tente de faire. Le fauteuil posé sur le côté l'empêche de prendre appui sur la cuvette du chiotte. Après

une dizaine de minutes de tentatives épuisantes et infructueuses, il renonce. Autant patienter. Après tout, il voulait échapper à la fête. Il n'est pas si mal, gentiment allongé sur le sol. Et puis, ça ne va pas durer bien longtemps : d'autres vont avoir envie de pisser et vont ramener leur vessie par ici. Et il y en a au moins un qui l'a vu partir, à qui il a dit où il allait. Patience donc. Sa position est certes ridicule, mais pas si inconfortable que ça. Et puis, réjouissons-nous : j'aurais pu me pisser dessus!

Ciel bleu en trèfle découpé dans la porte. Trèfle de lumière écartelé et déformé sur l'un des murs. Attendre. Ni se lever ni s'asseoir. Ce n'est plus le tracteur qui fait monter un chant à ses lèvres. C'est la chanson elle-même qui s'impose. Sans doute est-ce dû à ce *ni se lever ni s'asseoir*.



Il fait beau à n'y pas croire
Il fait beau comme jamais
Quel temps quel temps sans mémoire
On ne sait plus comment voir
Ni se lever ni s'asseoir
Il fait beau comme jamais
C'est un temps contre nature
Comme le ciel des peintures
Comme l'oubli des tortures
Il fait beau comme jamais. (*)

Ciel bleu découpé dans la porte. Trèfle de lumière qui se déforme sur le mur. Il se dit qu'il pourrait contempler cette image pendant des siècles.

Vrai, il fait beau comme jamais.

(*) - *Maintenant que la jeunesse* - Texte de Louis Aragon - Musique de Lino Leonardi. Chanson créée par Marc Ogeret.



Florence KRAMER

Temps clément



Il fait beau comme jamais, et je suis enfermée. Cela fait quelques jours déjà et j'ai l'impression que c'est depuis une éternité. Le milieu du mois de juillet, une torpeur qui s'instille dans les muscles. Le mot dynamisme ne veut plus rien dire. On se traîne.

Je dors, je somnole, je me lève pour les repas. Très peu d'énergie. Sortir pour la clope ou le café du matin? Je dors encore à ce moment-là. Je pense à Blaise, à Myriam. C'est abstrait. Je pense à eux tout en ne quittant pas ma chambre.

On m'a dit que je pouvais leur passer un coup de fil. Depuis le poste de soin. Espace vitré, au vu de tous ceux qui sont dans la salle commune, avec Patricia à côté de moi. Quand j'entends la voix de Myriam, je pleure. "Maman quand est-ce que tu vas rentrer à la maison?" Les enfants ne sont pas bridés par des convention idiotes. "Je vais revenir très vite, ne t'inquiète pas. Passe-moi ton père stp."

"Qu'est ce que tu lui as dit, exactement?" "Je lui ai dit que tu étais à l'hôpital pour un problème de cœur." "Hum, c'est plutôt la tête. Bref. En tout cas, je ne suis pas près de revenir. J'ai besoin de temps. Enfin c'est l'équipe médicale qui me l'a dit." "Tu sais combien de temps?" "Ah non, je viens d'arriver, c'est un peu tôt." "Pense à Myriam. Elle te réclame beaucoup." "Je ne pense qu'à elle. Tout le temps. Mais il faut que je me retape. Ça ne va pas fort." "Prends le temps qu'il te faudra. Je me débrouille."

"Madame Remédia, il va falloir raccrocher." "Voilà, voilà - je pourrai encore parler à ma fille demain?" "On verra ça demain. Profitez de votre journée." "Hum j'ai sommeil. Je suis crevée." Faire la connaissance des autres patients, non merci. Chacun ses problèmes.

"Patiente très désinvestie" notent les médecins dans mon classeur. J'arrive à lire à l'envers et ne pensais pas que cela me servirait un jour. Désinvestie? Je ne vois pas où je pourrais investir, franchement. Les

autres patients ont l'air relou. Il y a celui qui ne quitte pas son pyjama bleu, alors qu'il est à moitié déchiré. Un autre homme, taciturne, qui a une partie de



sa bibliothèque avec lui. Je ne l'ai jamais vu avec un livre. Le matin, il comate en regardant la télé, l'après-midi n'est qu'une longue sieste. Un jour, après le repas du soir, j'ai voulu amorcer la conversation. Il n'a pas répondu à ma tentative, se détournant tout en maugréant dans sa barbe. Les autres patients sont encore plus inaccessibles, enfermés dans leurs chambre, le visage ailleurs, ou bien attendant avec une joie sans doute disproportionnée le moment d'aller fumer dans le jardin avec Sylvette.

Prendre l'air, j'en ai besoin. Je suis prête à recommencer à fumer pour avoir le droit de mettre un pied dans le jardin, poser mes fesses sur un banc, lever les yeux vers le ciel, compter les arbres de l'allée, passer mon feu et distribuer quelques cigarettes au passage.

Il me reste tant à faire pour retrouver ma vie. Au lieu de nier que je suis enfermée dans un hôpital psychiatrique, il faudrait que je retrouve l'envie de la liberté. C'est compliqué car ma fille me manque trop. Tant que je n'ai pas le droit de la voir, il m'est impossible de me projeter. Mon ex-mari a convaincu le juge que mon activité d'archéologue n'était pas compatible avec celle de mère. Un week-end sur deux. Ça m'a fait sombrer. Un week-end sur deux? Cela veut dire que je ne la verrai pas grandir. Que je ne serai qu'une parente lointaine à qui on rend visite par devoir et dont l'apparition ponctuelle est vite balayée comme non pertinente.

Sortir pour la voir aussi peu n'a aucun sens. Je dois tenter une procédure contestant cette décision. Mandater une avocate pour défendre mes intérêts. La dernière que j'ai consultée m'a conseillé d'attendre. De prouver que je pouvais rester de manière durable à Paris, pour accompagner ma fille à l'école tous les matins. Elle ne se rend pas compte qu'elle exige ainsi de moi que je renonce à mon métier d'archéologue. Cette impasse me tue. Mes parents ne veulent pas me venir en aide car ils ont toujours considéré ma passion comme une bizarrerie qui devrait prendre fin. Ils ne comprennent pas que je puisse tenir à ce métier. À quoi ça sert, au fond, de gratter de vieilles pierres? Exhumer le



passé, chercher à comprendre comment vivaient les humains avant nous, un passe-temps superflu. J'ai triomphé de leurs préjugés pour me retrouver maintenant face à un dilemme dont ils ont les clefs. Cette profession je l'ai choisie, j'ai réussi à m'y faire une place, et il

faudrait que j'y renonce pour voir ma fille.

Il serait si simple de faire cohabiter mon amour pour Myriam et mon métier passion. Il suffirait de payer une baby-sitter pour accompagner ma fille tous les jours à l'école, la chercher après l'étude, en attendant que je rentre. Et s'en occuper le soir, quand je serai à l'étranger. Les salaires d'archéologue ne permettent pas ce genre d'arrangement. Et son père préfère avoir la garde et son argent plutôt que de partager les deux. Il pourrait sans problème financer la baby-sitter. La garde partagée, ce serait trop lui demander.

Il n'a pas hésité, par l'intermédiaire de son avocate, à plaider que mes errements psycho-dramatiques étaient dangereux pour un enfant. Le psychiatre que le juge a mandaté pour m'expertiser n'a pas conclu à mon incapacité à m'occuper de ma fille. La juge a estimé que pour la stabilité de Myriam, il valait mieux un expert comptable qu'une originale. Je n'ai pas dormi depuis ce verdict.

Mon avocate me déconseille de faire appel pendant que je suis à l'hôpital. Il faudrait attendre d'avoir de nouveaux éléments prouvant ma stabilité et mon adéquation sociale. Ma psy essaie de me faire comprendre qu'elle a sans doute raison. Tout le monde pense au fond que je dois accepter de perdre la garde de mon enfant sans protester. Cette société patriarcale me révolte. On donne l'enfant au mieux offrant. J'ai demandé une expertise psychiatrique du père. La juge l'a refusée. Au motif que c'était superflu.

En attendant, je me traîne, et il faut que je me secoue pour sortir de ce trou. Demain, mes parents viennent me rendre visite. Ils sont convoqués par les médecins pour discuter de mon cas. Ce genre de réunion éveille toujours chez moi une paranoïa irrépissable. On parle de vous sans vous, on prend des décisions vous concernant, sans vous, on

constate si vous allez mal ou un peu mieux, s'il est raisonnable que votre enfant vous voie. C'est un cauchemar.

Ma mère, toujours à l'aise, passe me voir en m'apportant des gâteaux et une boîte de chocolats. Ça doit être Noël en juillet. Je remercie. Docilement. En faisant taire mes envies de lui demander de m'apporter plutôt un shampoing et un pyjama propre. L'hôpital est l'école de l'humilité. Si vous choisissez de vous brouiller avec vos proches, il faudra être prêt à vous laver les cheveux avec le savon oublié par on ne sait qui dans la douche commune. Elle ne peut pas deviner comment ça se passe ici, alors je me contente de lui refiler mes culottes sales tout en lui demandant de m'apporter des trucs dont j'ai besoin.

Pour éviter les pensées circulaires toute la soirée, je me suis remise au Scrabble. Ce fut difficile tant ça me rappelait des soirées avec mon ex. Au moins, je me souvenais de quelques mots rares pour caser le w.

Les petites fiches que nous avons en même temps que les repas nous indiquent ce qui se trouve dans nos assiettes. Je lis. Je regarde ce qui doit correspondre. Betteraves. Bœuf rôti. Pâtes au beurre. Je plie la feuille du menu puis la garde. Il y a la date du jour. J'ai constaté que cela faisait une semaine que j'étais là. En train d'attendre le moment de faire une incursion dans la cour où les autres patients se promènent et s'agglutinent sur les bancs pour discuter. L'appel du dehors commence à se faire sentir. Je questionne Patricia. Voyez plutôt avec votre interne cet après-midi. La Docteur Blanche fait preuve d'une grande douceur. Elle me dit que je suis mieux. Que pour l'instant, il faut patienter. Que mes parents aussi me trouvent en bonne voie. Tous ces signes encourageants doivent encore se confirmer. Je ne comprends pas ces délais absurdes.

Vient le moment de passer de l'autre côté. Je rassemble dans un sac mes chaussures trop chics, quelques t-shirts, deux jeans et des affaires de toilette, un livre que je n'ai pas ouvert. Les feuilles des menus sont parties à la poubelle. Les notes pour ma fille sont dans mon téléphone afin d'éviter que quiconque puisse les lire. Je pense à elle constamment. Je lui écris le bonheur que j'aurai de la revoir, la vie que nous mènerons toutes les deux. Les week-ends à lire des livres ensemble, en écoutant de

la musique. Les purées que je lui préparerai, avec un dos de cabillaud ou un steak haché. Les promenades en poussette qui nous ouvriront la ville. Les quelques mots que nous échangeons au téléphone sont tellement frustrants. Quand je l'entends me dire "dodo maman bisous" je sais qu'elle va raccrocher. Je repense à notre conversation des heures et des heures. Elle est sous l'emprise de son père. "Maman tu vas être encore malade longtemps?" Non, mon ange, non, je serai bientôt avec toi. Maintenant, je sais qu'il faut commencer là où nous en sommes. Un week-end sur deux. Et la suite, on verra.



Pierre ROSSET

Un temps de (t)rêve?...



*"Le soleil a rendez-vous avec la lune!
Mais la lune n'est pas là et le soleil l'attend..."*

Charles Trenet. ¹

*"Il pleuvait fort sur la grand-route!
Elle cheminait sans parapluie..."*

Georges Brassens. ²

Ah! Cette thématique du n°81 pour la nouvelle année où il est question de faire "beau comme jamais" est bien compliquée. Fera-t-il beau ce 1^{er} janvier à Amiens? À l'heure où j'écris, ce mercredi 4 décembre, assis sur mon "cadot" picard (j'ai mis mon tabouret noir de côté. Il n'avait plus la cote depuis mon mal au dos! Ainsi de porte-fesses il devient porte-plantés) il ne fait toujours pas beau : ciel couvert, température à 6°, mais il ne pleut pas... Ce ne sera pas le cas ce jeudi où le risque de pluie prévu est de 95%.

Comme jamais! Une espérance?... Non, c'est d'abord une incertitude. Une hypothèse, une utopie?... Un rêve, peut-être. Surtout qu'étant conjugué au présent cela m'amène à l'instant précis où j'écris. Ainsi comme prévu par la météo ce jeudi le ciel est encore gris et hélas il pleut...

Concernant le premier janvier, je souhaite vivement qu'il fasse beau comme jamais. De la neige (pas trop) transcendée par les rayons du soleil levant sous un ciel bleu avec le chant harmonieux des oiseaux... Alors, ce matin-là - le premier jour de l'année 2025 - je pourrai dire, sans aucune hésitation, que pour moi il "fait beau comme jamais" pour une journée d'hiver. Cette vision est bien sûr la mienne, construite sur ce qu'est pour moi la beauté qui - plus subjective que rationnelle - sollicite mes émotions.

En attendant ce jour j'écris et s'il ne fait pas beau le sol est maintenant très humide. Un temps sans aucun doute apprécié par les deux ou trois escargots de Bourgogne vivant dans mon jardin et bavant sur mon oseille... Concernant ceux-ci un drôle et vieux souvenir datant des années

70 revient à ma mémoire.

Nous (Anne-Marie mon épouse et moi) avions ce jour-là dans l'après-midi ramassé dans les orties une quinzaine de leurs congénères avant d'aller au cinéma. Il faisait nuit à notre retour sur cette petite route ardéchoise quand des gendarmes nous ont arrêtés et ont demandé à mon épouse son permis de conduire, sa carte grise, son attestation d'assurance et sa carte d'identité... Alors que l'un des gendarmes l'informait qu'elle avait franchi la ligne



jaune je me retenais pour ne pas rire. Non, ce n'était pas à cause de la moustache du gendarme mais de l'escargot qui perché sur le rétroviseur me regardait. Un regard furtif dans celui-ci confirma ma crainte. Il n'était pas tout seul. Quand - après que les gendarmes ont rendu ses papiers à mon épouse et lui ont rappelé de faire attention et d'être prudente - nous sommes repartis j'éclatai enfin d'un fou rire et mon épouse aussi... S'étant évadés les escargots se promenaient tranquillement partout dans la voiture. (Ah! L'escargot, "quelle drôle de petite bête...") Il nous fallut ce soir-là, éclairés par une torche électrique, beaucoup de temps pour les retrouver car il y en avait partout : sur le plafonnier, le tableau de bord, la banquette arrière, les portières, derrière et dessous les sièges!...

Je pensais l'aventure terminée. Elle ne l'était pas... Au lever une autre surprise nous attendait. L'avis du mandat reçu la veille posé sur la glacière dans notre tente avait subi le "ravage" des escargots pendant la nuit. Rogné et troué de partout, il n'en restait pas grand-chose. Pourtant aussi les traces de leur passage, le nom de mon épouse et le montant à percevoir étaient plus ou moins lisibles. Une chance... À la poste nous expliquâmes la situation. La postière ne comprenait pas bien notre histoire mais découvrant l'avis en question elle ne réussit pas à garder son sérieux... Pensez donc, des escargots ! Elle n'avait jamais vu une chose pareille de toute sa longue carrière!... C'est donc dans des fous rires que ce mandat put être touché...

...



C'est aujourd'hui dimanche, le 8 décembre. La météo annonce 7° (ressenti -1°) et 100% de pluie jusqu'à 8h36 puis le soleil jusqu'à 9h00, 45% de pluie jusqu'à 11h00. Et du vent jusqu'à 16h49, le coucher du soleil et encore du vent dès 17h00... J'admire le sérieux de ces précieuses précisions... J'aurai avec un peu de chance juste le temps d'aller chercher mon pain pendant ce petit créneau horaire...

(Amiens 8h36 ce dimanche. Je m'étais déjà chaudement habillé pour sortir. Mais contrairement à la prévision il pleuvait toujours et la Somme était en vigilance jaune. Le soleil annoncé n'étant pas au rendez-vous je n'irai pas sous la pluie chercher mon pain... Je me contenterai du pain rassis et si besoin des biscottes stockées dans un placard.)

Les prévisions météo s'arrêtent au 17 décembre et elles ne sont pas très-bonnes : nuages jusqu'au 12 et soleil le vendredi 13 (le jour de chance), puis retour des nuages le 14 et le 15 et pluie les 16 et 17... Pour la suite rien de prévu pour le moment jusqu'au 31 décembre. Alors je ne vais pas attendre jusque-là pour rédiger mon article. Je me projette donc sans hésiter dans l'avenir et j'ose prévoir le beau temps pour le premier janvier. Je ne prends pas de risque de toute façon puisque prévoir c'est "envisager comme possible". Alors, prévoyant, je garde mon parapluie et mon bonnet à portée de ma main.

...

Le temps s'est écoulé. C'est maintenant le 1^{er} janvier et il fait beau. Oui, il fait beau comme j'aimais... Un ciel d'azur sans nuage... un souffle de vent. Un ciel de rêve. Une température agréable pour l'hiver... une trêve. Et des oiseaux sortis de leur nid pour la circonstance!... À Amiens sous ce soleil d'hiver la cathédrale a fière allure. C'est vraiment beau. Je suis ému. Alors j'imagine que la pluie de ces derniers mois (en tout cas je l'espère) sera vite oubliée... Brassens pourra pendant cette trêve cheminer sans parapluie. Et moi - avec le soleil revenu - oser dire.

"parlez-moi du beau temps et non pas de la pluie. La pluie me dégoûte et m'fait grincer les dents tandis que le bel azur m'émeut, toujours"³.

Épilogue. Quant à lui, dans un ciel d'azur, le soleil luit mais la lune (reine de la nuit?) n'est pas là. Patient, le soleil l'attend... Que peut-il faire d'autre!

Dehors sur ma terrasse posé sur la table le rouge-gorge(mon voisin) me regarde sourire...

Bonne lecture et Meilleurs Vœux pour cette année qui commence.

Appendice. Dimanche 15 décembre. Regardant *L'homme qui en savait trop* d'Alfred Hitchcock (1956) je fais une découverte étonnante concernant l'escargot. Anglais, Hitchcock l'introduit dès le début du film à travers un enfant américain s'adressant à un Français rencontré dans un bus au Maroc: "Vous aimez les escargots? (...) Si vous avez envie d'en manger venez chez nous le jardin en est plein". Pourquoi ce propos incongru dans ce thriller? Si je n'ai pas la réponse je peux dorénavant affirmer que le monde entier sait depuis quatre-vingt-sept ans que l'escargot est apprécié en France. Et que celui-ci ne voyage pas qu'en voiture...

1. Charles Trenet,
Le soleil et la lune, 1939.
2. Georges Brassens,
Le parapluie, 1952.
3. D'après G. Brassens,
L'orage, 1959



La rédaction du Calepin Bleu ne saurait être tenue pour responsable des prévisions météo de ses auteurs, fussent-ils des autochtones.

Jacqueline PAUT

Un peu de lumière



Il fait beau comme jamais. Dans mon cœur, oui. Dehors, non. L'hiver est là, avec ses brumes, son froid, son manque de lumière.

Ce soir, je lis Christian Bobin. Et le soleil est là, tout en douceur, des mots qui réconfortent, qui font réfléchir aussi. Dans le silence de ma chambre, j'entends encore les bruits de la ville qui se sont tus, les voitures, les portes qui claquent, les travaux d'à-côté.

Et pourtant, il fait beau comme jamais. L'été, c'est dans sa tête, la chaleur, c'est sous la couette, le ruisseau qui coule, c'est le murmure de la petite fontaine intérieure, infatigable.

Cet après-midi, le sourire de l'aide-ménagère m'a apporté du bien-être. Une Africaine, courageuse pour un travail que l'on peut trouver dur dans sa monotonie. J'entendais la musique, je voyais la danse, les Africains ont ce je ne sais quoi de vital qui donne la joie, même dans les difficultés.

Quand elle est venue la première fois, elle m'a dit qu'elle soignait sa vieille mère en fin de vie. Je commençais à compatir pour ce travail supplémentaire, mais d'un ton vigoureux, elle me répondit "pour les Africains, c'est une bénédiction, Madame!" Dans sa voix, il faisait beau comme jamais.



Le téléphone a sonné tout à l'heure, Roselyne, dans un rire énorme, m'informe que son opération de la hanche est reportée à huit jours, question prise de médicaments. Je la croyais à l'hôpital, et puis non, elle est là, tranquille chez elle, en train d'appeler tous les amis.

Il faut dire qu'avec Roselyne, on a l'habitude de refaire le monde et de partager nos textes de poésie. Un ancien professeur de musique, des CP pour élèves. Toujours des anecdotes à me raconter. Une Catalane, une personne soleil, une personne émerveillée par la vie.

Et là encore, il faisait beau comme jamais.

Il faut prendre chaque instant qui vient comme des petits bonheurs, des petits moments de printemps, des fleurs à cueillir dans les bois ou les prés, imaginaires ou pas.



Accepter les rayons de l'astre céleste qui nous fait du bien, accueillir chaque intention d'amitié comme des cadeaux qui nous enrichissent.

Tendre les mains et prendre délicatement la lumière du jour, la déposer sur la table basse, fermer les yeux, puis les rouvrir, plisser des yeux tellement la lumière est forte.

Cette nuit, il fait froid, il fait sombre, et pourtant il fait beau comme jamais. La lumière de l'amour, amour des autres, amour de soi, amour de la terre, comme un voile protecteur sur la vie de chacun.

Et là, oui, on peut le répéter, il fait beau comme jamais.



Christelle MATHIEU

À l'heure blanchie



Encensoir qui fume et m'exulte. Croire aux espoirs, ne fût-ce qu'une fois. Je ne possède désormais que le bonheur malheureux de vivre dans l'opulence. Je ne sais si le bétail me guette au tournant ou s'il me faudra aller voir ailleurs le pouvoir de mes attentes. Mes dents se serrent. Je n'aime pas marcher la nuit. Je cherche la grâce d'un coupable. Ma vieille colère s'étire, navigue. Et je n'y puis rien, je n'y puis rien. Je ne daigne même plus fêter le printemps ; mon cœur hiberne depuis longtemps. Ô ma peine ! à demi endormie dans mes blanches nuits. Mais voici un vrai pays, un obstacle à mes ennuis. Cavalière du profond silence des cimetières, je respire.

Il fait beau comme jamais. Le deuil a passé. Je regarde en avant. Peut-être que j'effaroucherai la bourgeoise mal fermée en moi. J'épinglerai le peuple sur un fil de soie pour qu'il puisse se rendormir plus adouci. Je chuchoterai et ma voix veillera comme à travers un rêve. Apparaîtra ce nouveau pays, cet amour très fort, plus fort que mon œil averti ; la prunelle de mes yeux. Ô ma joie ! Au galop dans la quiétude de ma renaissance. Les anges de mon âme ont expiré. Leurs yeux inclinés sommeillent, presque endormis, comme de proches amis. À qui dire Taisez-vous, laissez-moi me battre avec ma tristesse ? Je ne veux pas qu'on me défende. Somme toute, je me cramponne au chemin qui me mènera à la félicité.

Je regarde en avant, du côté des gagnants. Peut-être ai-je beaucoup à travailler dans ce baigne où il faudrait se déchaîner. À l'heure précise de l'aube, lorsque blanchira mon horizon, j'entamerai ma guérison. Je

creuserai la fosse de mon repos, gisant joyeusement avec les pommiers et leurs pommes sucrées. Ma chair s'éclaire, pleine d'orgueil. Une parole en sort, si calme, si calme. J'envie celles qui plongent dans l'abîme de leur tombe sans prononcer un adieu, la main dans l'ossuaire. Je ne sais que vivre, répandant quelquefois sur le sol ce qui sera mon cadavre. Quelqu'un me voit et me parle : une sœur ou bien un passant. Ils me regardent trembler et me demandent pourquoi. Je réponds : "Je frissonne, j'écoute un souffle errant dans les ténèbres". Puis je m'éveille et sors mes ailes.

À qui dire Taisez-vous, laissez-moi me battre avec ma tristesse ? À toi, papa, parti bien trop tôt, me laissant seule de l'aurore au déclin du jour ? À toi mon frère, lié à une folie que personne n'y comprend rien ? Je frémis. Mais je ne veux pas qu'on me défende. Laissez-moi me punir de mes blêmes terreurs. Laissez-moi me cramponner à ma spirale ascendante sur la montagne et l'ancre. Les rochers se referment sur moi. Je regarde en avant, du côté des gagnants, du côté des lieux inaccessibles, du côté de mes combats.

Ma peau blanchira encore, encore. Je partirai m'amuser avec les oiseaux des mers et je suivrai leur chemin, le bec dans la poche. Je donnerai mes souffrances à mes compagnons maladroits qui errent sans savoir où se poser. Nous marcherons. La route est longue. Le chemin qui mène au temple des piliers vivants demande une patience d'or et de diamant. J'ai bien assez vécu mais je ne fuis pas les étoiles. Je ne suis pas épuisée par la nature sur la terre.

Continuer à faire du bruit. Ouvrir les portes de la nuit. Ne pas rire qu'à demi.

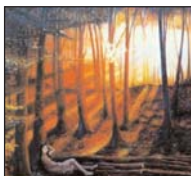
"Hélas ! d'autres sont endormis !"

Me voici
Me voilà,

sortie de ma paresse

Apparaître

Apparue,
déchaînée des forçats humains
Toute nue
Réveillée
L'œil veillant
toute nue
toute nue



❧

Christelle MATHIEU

La marelle amarre



La querelle de ces deux cuirassés croissait, acharnée, s'imposant d'une insistance inquiétante. Jonas n'en finissait pas de jacter. D'un mot à l'autre, comme d'un écabier sa chaîne, ils tiraient à eux leur rancune sans fin, tels deux hommes ne cessant d'aggraver un poids ligoté au crâne, et qui aliène.

Un vent soufflait à en disperser toute raison, un vent froid, quasiment glacial, survenu aux quatre coins du livide horizon. Pauvres garçons! Vêtus de haillons. J'aimais tant ces messieurs. Je n'osais pourtant pas les déranger. En dépit de cela, je laissais quelques billets sous leur matelas et je me disais à moi-même, seule avec ma mesquinerie de bourgeoise incomprise: "ces marins-là s'arrangeront d'irrésistibles folies". Je fus d'abord très étonnée de les voir compter les billets un à un. Enfin ravie de lire dans leurs yeux le beau temps qui revenait! Car il faisait beau comme jamais, un soleil d'une beauté supérieure et leur plaisir était aussi le mien. Je naviguais, mes anciennes fautes pataugeaient et je perdais pied, au loin, sur la grande marée. Des singes s'alignaient devant moi, d'une bonté supérieure, me regardant avec un charmant sourire. Je levais les yeux et au coin de mes paupières, la présence d'un rêve venait percer mon œil d'une acuité particulièrement fine.

Je me courbais. Je souhaitais vivre sur l'eau. Je souhaitais que ces deux cuirassés exercent une influence sur moi. Je n'ai eu jusqu'ici que niaiseries dans ma vie. Je souhaitais ancrer en moi leur odeur, leur sueur: fruits du labeur.

Ne dites mot, je vous prie. Oubliez-moi. Je veux être là, comme à

coups de pourquoi, au bonheur solitaire, à moi, venue creuser la mer, Foutre la merde!, me direz-vous. Non, non, juste creuser la mer avec vous. Et lorsque viendra le soir, je glisserai un autre billet sous votre matelas, chers matelots. Je vous remercie bien de votre accueil. C'est rigolo pour moi, nouvelle matelote, ce rayonnement de guirlandes d'or et de magiques lumières sorti de votre hotte avant Noël tout autour de votre bateau. Je salue au passage le cercle de l'équipage.

Ne me quittez pas au milieu d'un magnifique été.

Je prendrai le large en longeant les murs. Je mettrai les voiles me cachant sous un voile me cachant derrière le foc. À bâbord à tribord on s'en moque, on s'en fiche, on s'en fout pas mal. Levons les voiles.



Christelle MATHIEU

L'œil du soldat



L'œil chemine, seul. Il est invisible et lui-même ne se voit pas. Il ne voit strictement rien. Les chiennes font de lui leur esclave. Elles l'attaquent, le poussant à la cave avec les réfugiés, les sans-papiers. L'œil ne se défend pas. Les réfugiés, les sans-papiers non plus. L'œil, les sans-papiers et les réfugiés ne prennent pas la fuite. Ils aiment à caresser les petits rats tout doux, dès la première heure du jour. Ils sont 106. Ils ne jugent pas bon de voir briller le soleil, là où il fait beau comme jamais. Ils composent une œuvre personnelle, celle de recomposer l'ennemi. Hitler dominait l'histoire. L'œil, les réfugiés et les sans-papiers veulent dominer les caves. Toutes. Celles en dessous. Celles des dessous. Celles sans-le-sou. Des poignées de sel, des poignées de sous, des poignées de menthe fraîche.

Pendant que je cherche à gober l'œil, des visions m'inondent de regrets et mon esprit se vide. Je mêle à ma pensée toute une famille : une mère rate, une sœur rate. Une raterie regarde en avant, regarde en arrière. Je suis faite. Je jette mes paroles sombres, je vide le ciel de ses nuages blancs. Qu'on ne me parle pas des chiennes ! Je pense à celles qui ne sont plus, et je regarde en arrière et je regarde en avant. Le sort des réfugiés, des sans-papiers, alléluia alléluia. Des anges battent les ailes et se passionnent à lire le journal.

Je pense à celles qui ne sont plus. Le matin j'embrasse le crépuscule, composée par le devoir. L'œil, pensif, se couche sur mon épaule et me dit de venir voir les grèves, Viens, viens, le spectre éclot, tu dois voir ça.

L'astre, la tombe fatale, le baiser divin sur mon front sont des damiers stratégiques qui avalent ma petite vie minuscule.

Nous sommes les rongeurs du globe des générations futures. Nous avons été bernés dans notre berceau, vêtus de notre nudité. Des couleuvres, nous en avons avalé des vertes et des pas mûres sans protester. Nous avons cru entendre retentir le clairon du soldat avec sa grande épée pointée vers le ciel redoutable et impénétrablement noir.

À toutes les missives, j'écris partout, au gré du vent joyeux, "Comme le matin rit sur les roses en pleurs!" Venez vous asseoir au bord du puits, laissez là votre coin de terre et tendez les bras. Votre œil sur les flots marche, vit, s'éteint, succombe. Et les réfugiés, les sans-papiers se lèvent et se relèvent, de l'aide du cœur qui est un peu celui des hommes.

Moi, vile narratrice, j'aurai toujours besoin de la solitude d'un bon personnage. Pardonnez mon intrusion dans la société écartelée.



Christelle MATHIEU

La couronne solaire



Le soleil traîne dans le ciel. Un ange, pareil aux rêves qui demeurent en mémoire, se languit en pleurant parmi le rayonnement d'une terreur âpre où l'enfer travaille à donner des regrets. Il s'affiche douloureusement, attendant le néant de la nuit noire, dans un affreux hoquet d'effroi. Il cuve, conscient de ses bacchanales bien trop excessives. Mais pourquoi renie-t-il la clarté et préfère-t-il la nuit ? Je n'ouvrirai mon avis qu'à demi, car l'ange n'ouvre les portes du paradis qu'à demi.

Mon père a pourtant conquis l'éden, les yeux fixés sur les portes entrebâillées où il vit comme je vous vois lire ceci, le Seigneur debout lui dire : "Ami, ne passez pas par ici, l'enfer suit chaque pas que vous ferez ici-bas". Puis son crâne a disparu sous le ciel ombragé. Le soleil s'est englouti. J'étais triste. Mon père parti, je vous confie l'ombre de ma solitude. Je me cachais pour verser le cri de mes larmes, le cœur saignant.

Nous nous retrouvions près des rosiers, avec mes trois sœurs. Nos chants étaient beaux comme jamais. Le passé, sans bruit. Nos agapes, joyeuses. Nous ramassions le bien, les souvenirs silencieux. Le soleil traînait en chacune de nous. Les arbres, le vent, les petites fleurs nous appartenaient. Notre mère se reposait sur les bourgeons verts d'avril. L'immensité de la lumière enflammait nos paupières. J'aimais saisir la clarté dans les cheveux blonds de mes sœurs. Je tissais une toile d'amour entre elles et moi. "Aimez-vous", martelait notre mère qui ignorait nos fureurs d'horribles bonnes femmes obscures dans lesquelles étaient enterrées nos profondes rancœurs. D'une main élégante, notre mère me pointait du doigt :

"Adeline, écoute tes sœurs!" J'errais dans leurs gazouillis, singeant gravement leurs bêtises. Mes sœurs m'applaudissaient et moi j'agonisais.

Le soleil se retirait, mécontent du vent qui soufflait en nous, qui nous rendait si laides, si laides. J'entends encore les rafales, la bourrasque, l'amertume du vent triomphal et nous, lentement effacées, sœurs de la tornade. Qu'en était-il de ce rêve qui nourrissait mes nuits? Venez lectrices, lecteurs, reprendre mon souffle, demeurer en mon gouffre égaré. Le soleil régnait, éblouissant, gracieux, géant, là où le chagrin alarme.

Douze ans de guerre. Espoir terrible de la jeunesse.

Chausser l'escarpin et percer les ampoules.



Régine PAQUET

Poèmes autodatés

04/12
Poésie de l'invisible
étoile
tu ris
de moi



te poursuivant
au chemin des mots

03/12
Espérer du nouveau
jour
après jour
comme Baudelaire



Le trouver
attendant dans l'inconnu

02/12
Un tournevis
dans
ma paume
Je cherche



en vain
comment dévisser mon chagrin

01/12
Rouge
corail

Rouge orangé
en arborescence



Rouge désir
Je rougeoie d'attente

30/11
Matin de brume
Paysage
diaphane
Ternes couleurs



Seule là-bas
une aiguille de clarté

29/11
Banque solidaire
Oui mais quand on veut pouvoir récupérer son argent
Galère
Galère
Nombreuses démarches



Pour rien
Prendre rendez-vous avec conseiller!

28/11
J'aimais
nicher mon corps dans le creux du tien
Animalité
douce
d'enfance



Je suis
si petite d'amour

27/11
La fugitive
oublieuse de la morosité des jours lourds
court
court
au vent



Le soleil
à l'horizon attend

26/11
Se demander
pourquoi la nuit meurt le jour
Ou
inverser
le sens



Se demander
si le jour nuit

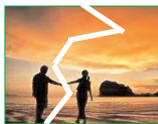
25/11
Être étonnée
Ouvrte au discret inconnu
Rester
avide
d'imprévu



Petits instants
Vite effacés si importants

24/11
Rêve nocturne
ourlé de fine tendresse
Complicité

sensorielle
des peaux



Éphémères caresses
dérobées par le matin

23/11
Toi, gardienne
de la maison
Souvenirs
s'enkystant
en elle



Tu délaisses
les promesses du présent

22/11
Fonte glaciaire
Sans rémission
Disparition
Inéluctable
Des banquises



La terre
A soif de pérennité

21/11
Tu fonds
glaçon
rond
tombé
sans raison



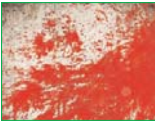
Tu fonds
Cœur en long abandon

20/11
Montagnes russes
Pourquoi
russes
Mystère nominal



Guerre russe
Là je sais expliquer

19/11
Briser
cette boule de colère qui enfle dans mon cœur
Jeter
loin
les débris



Rouge sang
ils deviendront fragiles coquelicots

18/11
Pendre
sur la fine corde à linge du bonheur
ce
cœur
qui pleure



Au soleil
Faire sécher sa douleur

17/11
Déjà
tous nos souvenirs décroissent dans le lointain
Valse
lente
des adieux



Seul demeure
le souffle du cœur

16/11
Difficile
de parler d'amour de beauté
quand
meurt
le monde



Seuls pourtant
ces deux-là nous sauveront

15/11
Debout
Rester debout parmi les assis
Yeux
ouverts
Main tendue



pour accueillir
les vies en brisures

14/11
Hier
un homme est mort
là-bas
volontairement



Il voulait
crier Alerte
régime tyrannique en Iran

13/11
Ciel
de grise grisaille

Cœur
blanchi
Regard fané



Couleurs diluées
en ce jour de chagrin

12/11
Arrête!
Ta sollicitude
peut
devenir
insidieux harcèlement.



Ce reproche
claque sur mon cœur.

11/11
Page
blanche
des
nuits



Mes bras
font cercle
autour de l'absence

10/11
Scansion
Claquement
Rythmé
Des talons



Les corps
Dialoguent avec la danse

09/11

Désertion du sommeil vagabond au bord du petit matin

Carmen

chante

pour moi



Mes paupières

s'accrochent à cette voix

08/11

L'escargot sur le flanc de ma voiture

antennes

déroutées

se demande



pourquoi pourquoi

il est collé là

07/11

Comment trouver les veines de la vie?

Savoir

Attendre

En soi



Ou bien

Avancer regard en affût

*Poèmes écrits en 2024 lors d'un atelier
avec Emmanuelle Favier*



Roger WALLET

Jardins ouvriers

De là-haut, du petit zinc de balsa jaune où l'on embarque son enfance, vers la cinquantaine, sur les ailes de la mélancolie, on n'entend plus rien des bruits de la ville. Ses vaisseaux de béton : tout juste des chiures de mouches sur la mappemonde. On n'a plus le temps, on veut savoir, la vie, le sens des choses, ce qui tient les étoiles et si l'on ne s'est pas trompé de combat.

Le siècle, on l'a passé à arpenter la ville, entrelacs des immeubles, long lacis gris du bitume et des manifs, tache scintillante des néons, orage des colères, on a griffé les murs de nos enthousiasmes et de nos révoltes, rempli l'effrayant silence du monde avec nos cris, avec nos chants - ô le chant insolent de la jeunesse, comme il nous faisait battre le cœur...

Mais la mécanique bricolée du coucou d'emprunt sent la déglingue, ça tangué dans la carlingue, le vent nous porte vers le loin, on dérive. On se pose comme on peut sur un terrain de fortune. En plein champ ou c'est tout comme. On se croit perdu, on est au bout du monde.

Alors une voix très lointaine nous murmure à l'oreille une ancienne chanson. Qui parle de la terre, des remuements de terre sous les étoiles, des grands charrois de fumier et de feuilles dans l'à peine avouable du sol. La vie ! On était parti pour une croisière glorieuse et arrogante, on connaissait les mots, on maniait les certitudes, on poussait la porte du paradis... Et l'on est là, hébété, appuyé contre des tôles d'où l'eau coule patiemment vers des gamelles rouillées, de la boue plein les godasses.

Il faut du temps pour s'y résigner. Et c'est d'abord une chanson qui vient sur les lèvres, une berceuse dont les bribes remontent de l'enfance. La voix de la mère car tout nous vient par elle. Des images anciennes surgissent, le bleu de la lessive et le grand baquet du ciel de mai, la splendeur torse des agates et le dédale coloré des poireaux et des fraises, le tablier ravaudé de la grand-mère et le rafistolage métallique des cabanes que ferme à peine un mauvais cadenas.

Et la peine des hommes, la sueur qui coule dans le cou, dans le dos, colle la chemise sur la peau et la cigarette sur les lèvres, la fatigue qui nous jette tout debout dans le sommeil avant, un jour, qu'on tombe pour

de bon. Et là-dessus, très fort à nous nouer la gorge, à nous fouailler le cœur, quelque chose d'indicible qui nous vrille et nous terrasse et ressemble très fort à ce qui vaut d'être vécu.



3

isabel ASÚNSOLO

Une belle journée d'été

J'ai mis mes mitaines et mon bonnet. La fenêtre renvoie mon reflet.

Je me lève pour mettre une bûche dans le poêle. Le jour, lui, ne se lèvera pas de si vite. Un pull sombre à grosses côtes couvre mes bras jusqu'aux mitaines, ce pull marin, hérité de qui? Me souvenir, cueillir, attraper. Non pas une mais plusieurs belles journées d'été. En plein solstice d'hiver, les extraire à la pince à épiler.



J'ai 20 ans, sur les dunes de Ouistreham, une robe cintrée, taillée par ma mère. Mes épaules sont hâlées et je lève la tête. On ne voit pas mes mains, ni mes bras, serrés derrière mon dos. Cette belle journée d'été est celle de ma grand-mère, juste avant le départ de mon futur grand-père en Allemagne.



J'ai 18 ans, l'année du Bac. Mes parents sont partis pour fuir la chaleur de la capitale. Au lieu de réviser nous passons la nuit à faire la fête avec Lorenzo à la Fiesta del Partido Comunista. Il m'apprend aussi à conduire, après. Ma main sur le levier de vitesse, la sienne sur la mienne. Ma robe indienne s'arrête aux coudes. Nous comparons nos bronzages en riant.



J'ai 24 ans au bord de la Moselle. C'est la fête, dehors. Les tilleuls vont sur leur fin. Toi et moi avons quitté la table de la noce pour la sieste. Les mariés c'est nous. Ma robe en dentelle anglaise a des manches bouffantes à la Marie-Antoinette. Sur la photo de famille, ma main est posée, languide, sur la tienne.



J'ai 9 ans. Malaga. Les figues del Abuelo. Géantes, béantes, sombres. Les grains sucrés s'immiscent entre les dents. Il avait fait un tas sur le muret pour nous appâter. Juste avant je vois couler une goutte bistre



depuis la saignée de mon poignet.

J'ai 8 ans. Plage de Sada, Galice. Mon père suit le Général qui ne mourra que deux ans plus tard. Je le vois de loin avec mon père. J'ai apprivoisé une taupe et je joue avec elle dans le sable pendant que la mère, bras nus bronzés, tricote sans dire un mot.

J'ai 30 ans. Dans le jardin à l'arrière de la maison de la grand-mère nous lisons couchées sur l'herbe : ma mère, ma fille et moi. Quand le soleil part on va s'asseoir sur la marche devant la maison. Le vieux pommier a une seule pomme, gigantesque. Pour se rafraîchir, ma mère a attaché ses cheveux avec la queue du cerf-volant des enfants. Le soleil du soir brûle l'intérieur de mes avant-bras.



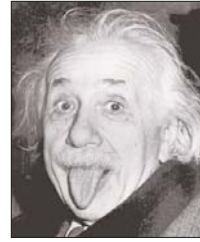
J'ai 6 ans et nous venons d'enlever les roulettes. On me pousse par l'arrière et je me lance. Je serre de toutes mes forces les freins mais prends de plus en plus de vitesse. Les taches de rousseur sur mes avant-bras... et le pylône en bas de la descente.

J'ai 17 ans, nous faisons les foins dans le Trièves. La corde des bottes de paille a scié l'intérieur de mes mains. D'infimes fétus s'accrochent aux coins de mes yeux. Nous revenons à la ferme ensemble, assis sur la charge de paille, sur la remorque, nos têtes ballantes. Mes avant-bras brûlants de sueur et de griffures de ronce.



Françoise DANEL

Il fait beau comme jamais



Fin 2024, les nuées
s'amoncellent un peu partout
et fondent sur le vaste monde.



En France, les ministres sont recrutés en CDD; inutile de faire imprimer de nouvelles cartes de visite, leur DATE LIMITE DE CONSOMMATION..., leur mandature est très courte. Les trombinoscopes n'ont pas le temps d'apparaître qu'ils sont déjà obsolètes. Les maroquins passent de mains en mains et personne ne les retient: sont-ils brûlants? Ont-ils des épines? Si Proust a rédigé "À la recherche du temps perdu", le président doit méditer sur la recherche de la stabilité politique égarée... Accalmie prévue???

Aux USA, un ex-président s'est fait réélire au grand dam des défenseurs des droits sociaux et au détriment de la protection de la faune et de la flore. Sa mère orange et sa vulgarité ont su séduire les électeurs à qui il a promis plein emploi et pouvoir d'achat. On le trouve à contre-courant, dangereux, mégalomane mais dans son pays, il a une tout autre aura. L'oncle Sam n'est pas le convive qu'on a envie d'avoir comme voisin au réveillon... Accalmie prévue???



En Syrie, un président tyran - malheureusement ce n'est pas antinomique - a pris la fuite en Russie, un pays accueillant. Bien organisé, Assad, prévoyant, avait fait affréter plusieurs avions contenant des devises étrangères; il avait assuré ses arrières. Émigrant certes, mais pas sans le sou, aux dépens de son peuple... Accalmie prévue???

En Palestine, sur la bande de Gaza, l'armée de Netanyahou pilonne régulièrement les bâtiments - même les hôpitaux et les écoles. Qu'importe les victimes civiles innocentes. Il ne fait pas bon être né dans ces contrées ; l'espérance de vie n'y est pas élevée. Déluge d'obus, destruction massives des lieux, des êtres vivants, humains, animaux, végétaux. Au diable la catastrophe écologique, la force des idéologies est redoutable... Accalmie prévue???



Autre zone du globe. Autre conflit, autre tyran. L'Ukraine résiste, mais à quel prix, aux assauts russes aidés de soldats nord-coréens. La cruauté règne et les civils en font les frais. Les drones survolent les sites stratégiques de part et d'autre. La Russie veut mettre l'Ukraine à genoux en détruisant les centrales électriques et les industries... Accalmie prévue???

À la mi-décembre, un cyclone dévastateur a ravagé l'île de Mayotte, département français surpeuplé et sous-équipé. Là-bas, on tolère les bidonvilles, les bangas, mais ne nous offusquons pas, ils sont occupés par des migrants illégaux, sans papier, alors... Combien d'habitants sur l'île avant Chido ? Après ? Le saura-t-on jamais, d'ailleurs. Les politiques se suivent puis repartent, constatent les dégâts, promettent puis oublient. Gare au tsunami social... Accalmie prévue???



Vendredi 27 décembre, à 15 heures, le soleil luit au-dessus de Beauvais, le ciel est bleu. Il fait beau comme jamais.



Sylvie VAN PRAËT

La falaise



ph. Alain Levillain

À la radio ils avaient annoncé "une fort belle météo".

En bas de la falaise les algues avaient roussi et l'odeur de pourriture était à peine supportable mais la chaleur nous poussait à la mer.

On a enfilé les maillots de bain et les serviettes ont été vite jetées dans les sacs à dos.

Les oiseaux blancs de l'enfance avaient quitté la région et l'on n'entendait plus que le clapotis des vagues sur le rivage. La falaise était éblouissante ; on ne pouvait pas la regarder sans nos lunettes de soleil. Le sentier serpentait jusqu'aux galets. On trébuchait et on riait en poussant des cris malgré la chaleur à peine supportable. Nous n'avions qu'une hâte : nous jeter dans l'eau.

On avait gardé nos sandales pour ne pas se brûler les pieds sur les rochers.

Nous étions les seuls à avoir affronté la canicule. L'à-pic de la falaise, le silence, le clapot léger de la mer nous paraissaient étranges cet après-midi.

D'habitude... je devrais dire avant, la plage avait été le terrain de jeu de dizaines d'enfants. Les parents qui lisaient ou jouaient aux raquettes, les filles qui se doraient sur le dos puis sur le ventre jusqu'à devenir cramoisies, les grands-parents qui surveillaient en portant la main à leur front pour être sûr, dans l'éblouissement de la mer, de ne pas perdre de vue leur petits-enfants. Nous trois.

On était inséparables.

On a cru que le temps s'arrêterait là.

Et puis la maison de famille a pris des couleurs de deuil.



Il a fallu deux ans pour que l'on se retrouve un été. L'air chargé d'iode et de sel était plus lourd. Pourtant on espérait respirer ici mieux que dans les villes où le travail et les amours, les habitudes et les contraintes nous avaient éloignés. Petit à petit nos retrouvailles ici ont repris les teintes de l'enfance.

Nico et Mila envisageaient de s'installer ici. Il devenait impossible de vivre dans ces villes blanches du sud où ils travaillaient. Moi je gardais ce séjour comme un précieux bijou au creux du cœur : les souvenirs des grands-parents et notre enfance colorée de bleu mer et de la nacre des coquillages.

La maison s'écaillait et l'herbe du jardin avait disparu. Ce n'était plus que terre et sable mêlés. Nous avons reporté d'année en année le projet de cultiver des fleurs et quelques légumes. La barrière tenait à peine mais qu'y avait-il à voler ici... si ce n'était des souvenirs ?

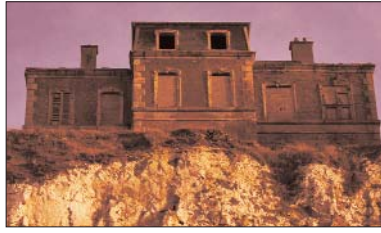
Sur la plage personne ne s'était arrêté pour un quelconque bain de soleil à cause de l'odeur bien sûr mais surtout à cause des brûlures.

On faisait la planche, on s'éclaboussait. On ne pouvait pas s'attraper pour se faire couler tellement nos corps étaient gras de crème solaire. Quelque chose nous retenait d'aller nager au large. Cette solitude ? Ce silence ? Le rythme si régulier du clapot ?

Nous n'avions pas vu tout de suite la barque au loin. Elle tanguait et dérivait vers la pointe. Souvent les pêcheurs laissaient leur canne filer dans l'espoir un peu vain d'attraper quelques poissons de roche.

Quand on a entendu le craquement de sa quille sur les premiers rochers on est sorti de l'eau et on a couru jusqu'au bout de la plage.

Plus on s'approchait et plus l'odeur devenait puissante, différente de celle des algues et des laisses de mers décomposées et desséchées. C'est Mila qui s'est arrêtée en premier, la main sur la bouche "C'est insupportable cette odeur !" Puis Nico a trébuché. Il était à genoux sur les gémons. J'ai cru qu'il avait glissé mais il s'est mis à vomir. Quand



je les ai rattrapés j'ai dû me plaquer une main sur le nez et j'ai vu... les jambes et les bras qui trempaient dans l'eau comme un enfant qui s'ennuie sur un bateau et joue à graver la mer avec ses doigts.

La police a fermé la plage et les ambulances ont circulé jusque tard dans la nuit.

On a fermé les volets de la maison. On a rafistolé le portail de bois et on s'est quittés sans trop oser se dire à quand. Nous étions déshérités de la plage et une sorte de honte nous obligeait à baisser les yeux pour nous parler.

Toute la nuit j'ai roulé pour profiter de la fraîcheur et ce matin j'ai pris la route de la falaise. J'ai aperçu la maison et j'ai retenu un haut-le-cœur : le toit couvert de lichens, les volets tombant à demi de leurs gonds, la barrière envolée et toute cette poussière autour. Plus un grain de terre juste du sable un sable gris où pas une herbe ne pourrait pousser.

Le sentier de la plage s'est effondré. Il me semble impossible de s'y risquer. Et puis je n'en ai peut-être pas envie. Une légère brise soulève l'odeur d'algues en putréfaction. Je n'ai pas le temps d'évoquer un quelconque souvenir heureux que cette odeur me submerge et dans un éclair je revois la barque, les jambes et les bras rongés de sel.

Je n'essaie pas d'ouvrir la maison ; je ne remets pas les volets dans leurs gonds ; je ne cherche pas la barrière qui a dû servir à quelque feu de joie.

Je reste assise en haut de la falaise, à l'aplomb de la pointe où nous avions couru un jour.

Ce jour où il faisait beau comme jamais.

